



Devenit

JOURNAL DE COMBAT DE LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE

1^{re} Année — N° 3

Édition d'Avril-Mai 1944

- FRANCE
Internationale Aryenne
- NORVEGE
Dessin de Gulbranson
- ALLEMAGNE
Mission et devoir
- FINLANDE
La Réponse
- REPORTAGE
Nouvelle Armée Danoise

Internationale aryenne

CELUI qui écrit ces lignes est un des patriotes français que les Juifs et les démocrates-socialistes chrétiens traitent d'« hitlériens » à partir de 1935, après leur avoir longtemps déceché comme suprême injure l'épithète de « fascistes ». Par notre hitlérisme, Juifs et démocrates entendaient que nous appartenions à une coalition d'idéologies et d'intérêts analogue à la leur, mettant en commun ses ressources, ouvrant de front. Antisémites, anticapitalistes, convaincus de la stérilité du duel franco-allemand, nous nous sentions certes infiniment plus près des militants en uniformes bruns ou noirs du national-socialisme allemand que de nos bourgeois, nos parlementaires, nos banquiers, nos officiers bouffant réglementairement du Fritz. Nous le disions, et de plus en plus fort, mesure que grossissait la menace de la guerre juive contre cette révolution nationale-socialiste dont nous comprenions de mieux en mieux qu'elle était aussi notre révolution. Mais nous n'étions pas des hitlériens, comme le comprenait les Juifs qui étaient, en somme, plus logiques que nous.

Pour ma part, si je sillonnais la nouvelle Allemagne souvent, avec une curiosité et une sympathie toujours plus aiguës, le seul Allemand avec qui j'ai eu des rapports un peu suivis avant 1939 était un jeune étudiant de Bonn, national-socialiste convaincu, mais qui vivait hors de toute activité politique et qui consacrait son séjour parisien aux paisibles joies de la philologie.

Nous vieux chefs de parti, débiles ou suspects, pour nous garder de toute sensation, nous répétions : « Pas d'internationale blanche », le fiasco blanc plus ou moins monarchiste et réactionnaire consistant pour eux la seule sésame concevable à l'étendard du bolchevisme. Certains d'entre eux, d'ailleurs, tel Charles Maurras, que j'ai beaucoup fréquenté, ne reconnaissent pas volontiers l'énormité du danger bolcheviste, assurant que c'était pour la France (s'il est encore dans les oreilles ces paroles mémorables de Maurras qui eurent d'autres témoins), « un simple problème de police ». Ils ne voulaient pas voir sous son vrai jour le péril universel du marxisme judéo-anatique parce que cela les dérangeait dans les petits calculs, les ruses d'un chauvinisme archaïque.

Nous étions novices, sans succès



« LE PRINCIPE REPRÉSENTE, DES L'ORIGINE, PAR LA # SERAIT CONDAMNÉ A MORT, S'IL N'ÉTAIT INDISSOLUBLEMENT LIÉ A LA CERTITUDE DE LA VALEUR ET DU CARACTÈRE SACRÉ DE LA TERRE. »

Photo: Cornelius (Maurras).

HEINRICH HIMMLER.

prestige; les plus âgés d'entre nous n'avaient guère dépassé la trentaine; nous hésitions à secouer délibérément certaines tutelles. Parce que nous étions d'abord antisémites, nous demeurions attachés aux très rares groupements antijuifs qui eussent en France une vie politique. Or, sauf quelques cellules isolées, tous ces groupements étaient en même temps germanophobes avec frénésie. La jeunesse nationale-socialiste française y sentait le lagot, mais elle n'était pas retirément émancipée.

Nous n'étions donc pas « hitlériens », comme le faisait dire l'ennemi juif. Il m'arrivait de le regretter déjà dans mon lor intérieur vers 1938, et je l'ai regretté bien davantage depuis. « Internationale Blanche » ? Décidément, cette couleur ne signifiait rien. Mais Internationale des Blancs, de l'élite aryenne ? Oui, cela eût été grand et fécond. Oui, je déplore que dans les années décisives, de 1935 à 1939, il n'y ait pas eu de contacts permanents, une unité d'action entre les patriotes an-

tisémites français, les nationaux-socialistes allemands, cette magnifique jeunesse autrichienne d'avant l'Anschluss, luttant intrépidement contre les gredins acquinés du jésuitisme et de la social-démocratie, les revistes de mon ami le Commandant Léon Degrelle — que j'accompagnais en 1936 durant une de ses extraordinaires campagnes — Degrelle dont certaines idées m'honorent toujours mais dont je suis heureux de raloier ici l'épique héroïsme, contacts, unité encore entre les militants racistes des pays nordiques, la courageuse poignée des fascistes de la très bourgeoise Suisse, les meilleurs des Chemises Noires italiennes, les Gardes de Fer roumains, d'une loi si émuante, les Phalangistes espagnols, et aussi les nationalistes d'Argentine, les innombrables antisémites des Etats-Unis, impitoyablement muetels, et ce Lindbergh, si beau type du pionnier aryen, qui fut si lucide, qui pourrait bien sortir un jour de son douloureux silence pour réinscrire son nom dans l'histoire de ce siècle.

Cette ligue, se tendant la main à travers les frontières, eût été la réponse logique, la seule vraiment efficace, à l'Internationale juive et démocratique, avec son grouillement de financiers, de journalistes vendus, de diplomates hypocrites, de soutanes, de maçons qui, pour atteindre leurs buts, foulèrent si allègrement aux pieds tous les scrupules, se considéraient en véritables « heimatlos » qu'ils sont. Si nous avions tous travaillé au coude à coude, opposé à leurs vastes desseins des desseins d'une égale ampleur, qui sait si nous n'aurions pas fait échec à leur volonté de guerre, fait triompher notre paix révolutionnaire ? Pour nous, Français, en tout cas, il n'est pas douteux que notre isolement fut pénible, lamentable, en face d'un ennemi d'une ubiquité et d'une puissance monstrueuses, de ses terribles d'or, du gigantesque réseau de propagande et de corruption qu'il étendait sur l'univers.

Lucien REBATET.

(Suite en page 6)

Le Comité français des Amis de la Waffen-SS

Avant que la 44-Brigade d'assaut des Volontaires français ait reçu le baptême du feu, le Comité des amis de la Waffen-SS française, qui garantit au soldat du front de la France nouvelle le soutien de sa patrie, vient de se réunir à Paris. En effet, ce ne sont pas des mercenaires qui, comme hommes de la Waffen-SS, combattent pour la nouvelle Europe, mais des volontaires dont l'effort guerrier est en fait la preuve de l'amour profond qu'ils ressentent pour leur patrie.

De même que ces volontaires se sentent tellement redevables à l'égard de cette dernière, qu'ils sont prêts à sacrifier leur vie pour la protéger du danger bolcheviste, de même la patrie leur doit beaucoup, et il ne peut être, en fin de compte, laissé le soin à des entreprises familiales ou amicales, de fournir au soldat tout ce qui lui est nécessaire, utile ou seulement agréable. La patrie doit faire tout pour qu'aucun de ses soldats ne se sente abandonné.

ADHESION ENTHOUSIASTE

Étant donné que, d'une façon générale et dans tous ses bons éléments, le peuple français professe un grand amour, de l'attachement et de l'enthousiasme pour la valeur militaire — cette qualité qui s'est si souvent manifestée dans le passé — on comprend l'écho soulévé, dans tous les cercles de la population française, par la nouvelle de la fondation du Comité des Amis de la Waffen-SS.

Avant même l'annonce de la formation de ce Comité, avant que des informations plus précises sur lui et sur la possibilité d'y participer aient été publiées, de nombreux sympathisants se sont précipités auprès des services de la Waffen-SS pour témoigner de leur bonne volonté.

COMITE DES SOLDATS DU FRONT

Le peuple français a mille raisons d'être dégoûté des discussions, des tergiversations et de l'attention et de vouloir suivre la volonté révolutionnaire qui a rompu avec le passé et est passée à l'action. Là où un travail pratique sera accompli, les forces agissantes et constructives de France ne renieront pas leur mission, sachant que la place de la France dans une nouvelle Europe est en jeu. La mesure du travail pratique qui se peut attendre du nouveau Comité est représentée par les personnalités qui le composent. D'anciens combattants s'y retrouvent, pour mobiliser pour le front les ressources de la patrie. Chacun de ces hommes a pu se rendre compte personnellement des besoins du front et sait, par sa propre expérience, ce qu'il faut au combattant et ce qui peut le réjouir. Le soldat privé se heurte trop souvent à une compréhension trop étroite de la mentalité du soldat, car celui qui n'a pas été sur le front ne peut imaginer les conditions qui y régnent.

(Suite en page 2)

Guerre et Révolution

La grande tristesse des soldats qui s'offrent aux Européens et aux Français en particulier, de vivre le combat à l'ouest, encontre aussi bien les plus beaux jours que les pires déboires. L'armée en est donc par l'effet de son caractère des formations européennes, comme par celle des tristes de la dissidence; néanmoins cependant que, dans l'avenir, le sacrifice des uns soit grand pour compenser la tristesse des autres.

Il faut bien se dire lorsque le combat s'est au tel degré aujourd'hui et attendra à l'avenir une telle heule, qu'il ne sera pas permis aux hommes de s'être trompés, pas plus qu'ils n'aient la possibilité de revenir sur leur choix.

Ce choix remporte tous les dangers pour les hommes. Comment pourrait-il en être autrement lorsque c'est l'avenir de la civilisation qui en dépend? Les Français qui s'engagent dans la Waffen-SS ont fait leur choix et retournent à leur compte cette parole de Nietzsche :

« Nous aurons que, dans cette lutte qui pourra être, pour les hommes, une vraie victoire, des hommes qui, s'ils ne sont pas des héros, au moins se sentent tels, et se sentent tels par la force de leur volonté et par la force de leur âme, qui, s'ils ne sont pas des héros, au moins se sentent tels par la force de leur volonté et par la force de leur âme, qui, s'ils ne sont pas des héros, au moins se sentent tels par la force de leur volonté et par la force de leur âme... »

Cette vie dangereuse, cette vie de guerrier n'est pas faite pour les bourgeois et les lâches. Malheureusement la France est toujours dirigée par la bourgeoisie et on y trouve encore l'instinct de l'écrit. Comment pourrait-on ne pas le penser lorsqu'on constate tant d'hésitation et de déboires?

Comment pourrait-on ne pas croire que certains de nos dirigeants se préparent à accueillir en amis les « libérateurs » de l'Afrique du Nord lorsqu'on attend toujours la réplique immédiate qu'aurait donnée des hommes dignes d'être des soldats politiques à l'exécution des combats de la phalange africaine.

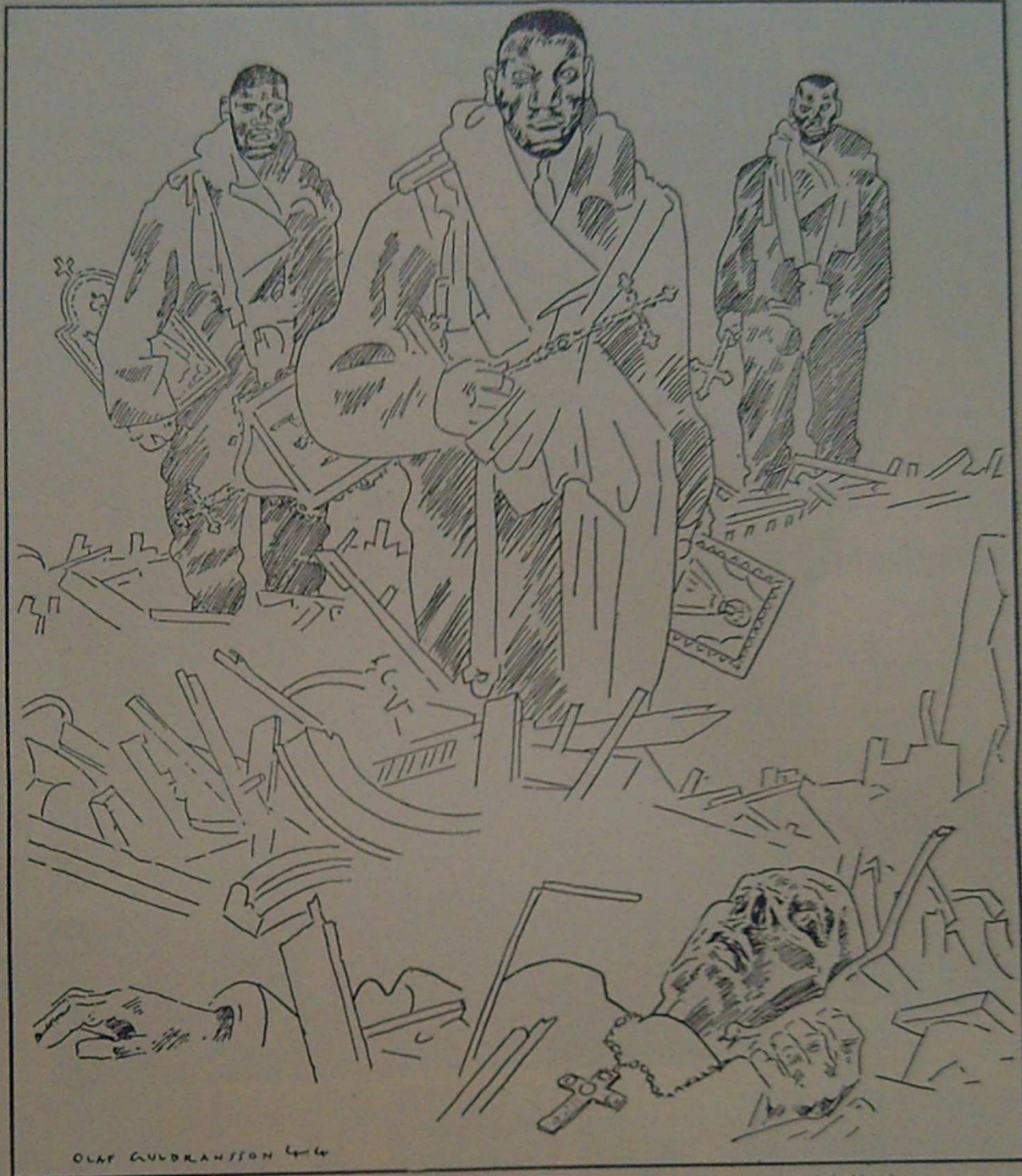
C'est parce qu'ils ont souffert de cette crise intérieure française que les volontaires français de la Waffen-SS ont choisi le sort du soldat, la leur vie à celle des nationaux-socialistes d'Europe et qu'ils attendent, momentanément, la politique intérieure de leur pays pour combattre en Européens. En effet, aujourd'hui « La parole est aux soldats » et non plus aux petits bourgeois.

Il faut gagner la guerre. De la victoire nationale-socialiste naîtra un monde nouveau, de la défaite naîtra le chaos. Il faut qu'il y ait des Français dans les rangs de la SS pour que la France soit présente, elle aussi, au sein de la future élite européenne. Ce geste, quoiqu'en pensent les imbéciles, aura dans l'avenir une profonde résonance nationale et sera d'un grand profit pour la cause de la révolution. Au front, dans la grande famille SS à travers les souffrances et les sacrifices, comme dans les épreuves des camps d'entraînement, malgré la part restreinte réservée à l'éducation politique, puisque l'Instruction militaire prime, on assiste à la naissance d'un Français nouveau. Cet homme, façonné par les disciplines les plus dures, impressionné par les plus belles élévations de l'âme sera le soldat politique français de demain : « Un incorruptible ».

Et le jour de notre révolution révolutionnaire, précédée de cette troupe d'incorruptibles, le peuple de France connaîtra alors le véritable socialisme. Plus avant, parce que ces hommes seront insensibles à l'appât de l'or et des honneurs de nation, aux flatteries et aux coups; parce qu'ils sont profondément humains et essentiellement sociaux; parce qu'ils auront été des soldats courageux, parmi lesquels on compte déjà des héros, parce qu'ils seront des hommes qui pourront être, dans chaque fois qu'il le faudra, et fidèles.

Leur avènement marque la fin de la bourgeoisie, l'écrasement du despotisme capitaliste et l'établissement du judéo-bolchevisme. Comme l'écrivait dans ce journal le SS-Obersturmführer Joseph Barthelemy : « Alors, les soldatisme survient d'un monde pour arrêter »

MONUMENTS CULTURELS



Un dessin du dessinateur norvégien, Olaf Gulbransson, lauréat du premier prix culturel de Norvège.

Le Comité français des Amis de la Waffen-SS

(Suite de la première page)

Le danger du déploiement de frais et de bonnes intentions est avant tout à écarter d'un Comité, qui doit s'occuper des combattants. On y sait ce que les paquets doivent contenir, quels livres et quels journaux le soldat désire. Le sentiment de camaraderie établit un pont entre le front et la patrie qui relie celui qui hier était lui-même combattant, avec ses camarades, qui mènent actuellement le dur combat, pour l'avenir de l'Europe.

SELECTION EGALEMENT ICI De même que la SS n'entreprend jamais une tâche avec des moyens

insuffisants ou impropres, mais seulement en élite de la révolution nationale-socialiste, le caractère de choix qui existait également dans le Comité des amis de la Waffen-SS française garantit le succès de l'entreprise. Les expériences faites par le peuple français, dans son passé récent, avec ses parlementaires corrompus et médiocres, ne sont que trop tragiques. Mais les mêmes raisons qui ont créé, en Allemagne, au moment de son déroulement, la nécessité d'une révolution nationale-socialiste et causé la formation de la SS produisant actuellement en France la loi dans la renaissance nationale-socialiste et la reconnaissance du principe de sélection, qui seront incarnées dans la SS française, comme elles le sont en Allemagne. Des hommes comme Paul Manton, François Chameigne, Joseph Danand, Marcel

Déat, Jacques Doriot, qui avec Dominique Sordet et les colonels Aléme et Hug constituent le nouveau Comité, sont suffisamment connus et se trouvent depuis longtemps déjà au centre du combat idéologique. Ces hommes qui, par leur honnêteté et leur intégrité, par leur présence au front, prouvant leur esprit de sacrifice, et par leur volonté révolutionnaire indéfectible, s'élèvent aux yeux du peuple français loin et au-dessus de toutes les conséquences catastrophiques du parlementarisme français et de sa poursuite actuelle par la dissidence algérienne, et qui se trouvent actuellement réunis dans le Comité des Amis de la Waffen-SS française, à cause de l'épreuve précédemment subie par eux, conformément au principe de sélection

Déat, Jacques Doriot, qui avec Dominique Sordet et les colonels Aléme et Hug constituent le nouveau Comité, sont suffisamment connus et se trouvent depuis longtemps déjà au centre du combat idéologique. Ces hommes qui, par leur honnêteté et leur intégrité, par leur présence au front, prouvant leur esprit de sacrifice, et par leur volonté révolutionnaire indéfectible, s'élèvent aux yeux du peuple français loin et au-dessus de toutes les conséquences catastrophiques du parlementarisme français et de sa poursuite actuelle par la dissidence algérienne, et qui se trouvent actuellement réunis dans le Comité des Amis de la Waffen-SS française, à cause de l'épreuve précédemment subie par eux, conformément au principe de sélection

DANS L'ESPRIT DU FRONT

C'est là aussi ce que le soldat du front attend de sa patrie et le devoir du Comité sera de ne pas l'équiper dans une aide uniquement matérielle, mais, au contraire, il devra incarner l'esprit du front et en avoir l'écho dans la patrie. En vérité, l'idée de

combattant rencontré déjà les désirs de la patrie dans le nouvel idéal qui anime les meilleures forces européennes et se manifeste déjà dans le sein du Comité des amis de la Waffen-SS française par une influence d'unification. Il se peut qu'apparaisse en France un certain souci que le renouveau révolutionnaire, auquel l'existence supérieure du peuple français se prépare, ne voie en éclats et ne se décompose en groupes de plus en plus petits. Mais cette crainte ne compte pas, avec la force d'union que représente l'idéal national-socialiste, avec l'engagement permanent que représente le combat au front, et de la volonté enthousiaste de servir de toutes les personnalités révolutionnaires, qui ne procèdent pas de succès égoïstes, mais qui ont compris parfaitement l'ordre d'union de l'époque actuelle.

Ainsi, le combattant français peut être certain désormais qu'il n'est pas isolé au front, mais qu'il est relié à sa patrie par un pont, dont les piliers sont les forces actives de la révolution nationale-socialiste.

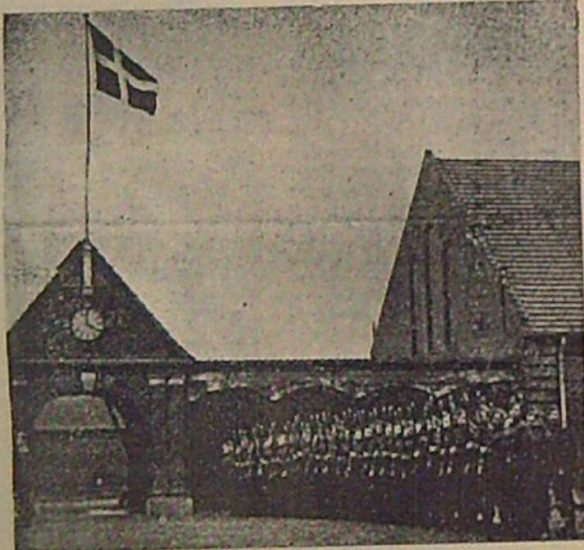
DEVENIR.



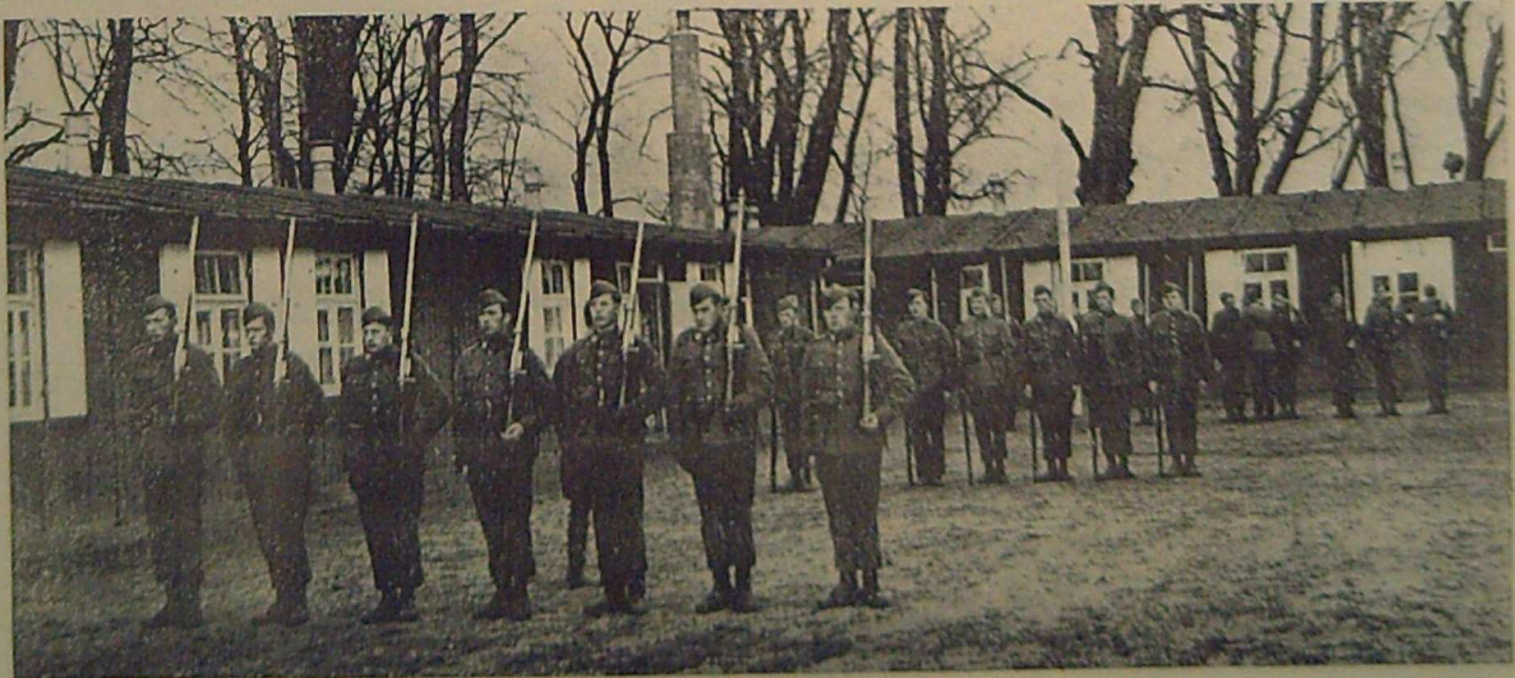
Hf — Obersturmbannführer K. B. Martinsen — le dernier chef du « Frikorps Danmark » — actuellement chef du « Corps Schalburg ».



*La jeunesse danoise apte au combat et prête au sacrifice !
Le Danemark se renouvelle, grâce au Corps Schalburg.
En bas : Photo du camp d'instruction d'Hooveltgaard.*



*Au-dessus de l'entrée du cantonnement flotte le drapeau danois,
avec la roue solaire.
Au cours de la revue, une troupe, sous les armes, rend les honneurs.*



LA REPONSE

HELSINKI. — (De notre correspondant finlandais.)

Après une discussion d'une heure le Parlement a voté, à l'unanimité, la proposition de passer à l'ordre du jour.

C'est par ces simples mots officiels que, le 14 mars, la Finlande a fait connaître au monde entier — intensément attentif — la décision de son Parlement, de rompre les pourparlers de paix avec Moscou. Ceux qui avaient espéré voir la Finlande s'enclaver du front de défense européen en ont été pour leurs frais.

La Finlande n'avait pas répondu négativement sur-le-champ à l'initiative du Secrétaire d'Etat des Etats-Unis qui, le 8 février, l'avait énergiquement exhortée à signer un traité de paix avec Moscou ; au contraire, elle a montré des dispositions très favorables à des conversations préliminaires. Les Finlandais avaient toujours dit qu'il ne s'agissait pour eux, dans cette guerre, que de leur propre existence et qu'ils ne se battraient pas pour des intérêts étrangers. Selon l'opinion officielle finnoise, une paix séparée, qui aurait pu s'accorder avec les droits naturels de la Finlande, n'aurait pas signifié un changement radical de sa politique générale.

Aussi n'était-ce pas depuis des semaines, mais depuis des mois que l'on avait pu considérer les Finlandais comme prêts à discuter de la paix et capables de la signer. Ils avaient également les plus grandes chances d'obtenir la signature d'une paix séparée, car nul pays d'Europe plus que la Finlande ne jouissait des sympathies du monde entier.

Si la Suède et les Etats-Unis, sous la pression de l'opinion publique, ont exigé la formation d'un climat permettant une paix finno-soviétique séparée, c'est que, dans une certaine mesure, la présence de la « chère Finlande », dont le système gouvernemental possède une valeur incontestable, aux yeux de ceux qui ont la fibre démocratique, avait été trouvée gênante, en tant que membre participant aux opérations du front antibolchevick.

En dehors de cela, la Finlande était le premier pays qui devait être séparé du front européen. La presse mondiale se demandait déjà « A qui le tour après la Finlande ? » et proposait la nouvelle que la paix séparée, signée par celle-ci, serait le point de départ de la dissociation du système de l'axe.

La Finlande pouvait-elle donc espérer des conditions de paix qui, par leur douceur, l'auraient amenée à renier son alliance avec les puissances de l'axe ? La Finlande n'avait eu aucune raison, pour elle, que des partisans étrangers et un homme comme le Conseiller d'Etat Paasivähi qui, déjà après la campagne d'hiver, avait mis sur pied un projet d'armistice avec l'U. R. S. S. C'était le délégué tout qualifié pour avoir des conversations avec Moscou ; la mission lui avait été confiée, elle-même confiée de conduire les négociations à Stockholm, les

Soviets ne pouvaient donc pas l'éconduire.

Les Finlandais ont rompu les pourparlers, parce que les conditions d'armistice qui leur étaient offertes étaient inacceptables avec leurs conceptions nationalistes, et comme Sven Hedin l'a exactement et très clairement expliqué, parce qu'elles devaient conduire à la bolchevisation totale du pays, et à l'entière dissolution du gouvernement, pour tous les temps à venir ; ces négociations les ont donc amenés à une conception européenne de la situation.

L'individu est toujours prêt à penser d'abord à lui-même. Il se rend compte ensuite, qu'en servant la communauté il agit dans son propre intérêt et que son bien-être personnel est compris dans le bien-être général. Il est possible que tous les peuples européens séparés pensent d'abord en égoïstes, et agissent d'abord dans ce sens, mais pour arriver finalement à reconnaître que leur sort est lié à celui de l'Europe.

Les Finlandais ne se sont pas laissés tromper par les pressions anglo-américaines et suédoises et sont restés sous les armes, tout en mettant à l'épreuve les dispositions pacifiques de Moscou. Cette épreuve a dépassé toutes les anticipations. Une entente avec Moscou est impossible et il ne reste aux peuples « européens » aucune autre alternative, que le choix entre le combat en corru avec l'Allemagne ou leur chute définitive par le bolchevisme.

L'aveuglement de leurs gou-

vernements a conduit de nombreux Etats européens dans le camp des ennemis de l'Allemagne, au début de la seconde guerre mondiale, mais la victoire allemande a pu briser entre leurs mains les armes dressées contre le Reich.

Depuis lors, la meilleure partie de la jeunesse de ces pays a repris les armes, non plus contre l'Allemagne, mais coudé à coudé avec elle et avec la conviction qu'il faut absolument abattre le bolchevisme.

Cette communauté de vue européenne a de nouveau été démontrée par l'exemple de la Finlande et constitue la loi actuelle, pour tous les peuples européens.

Au cours d'une entrevue qu'il a eue avec un représentant de la presse suédoise, le chef de la délégation soviétique qui a tenté de saisir la Finlande à la gorge a exposé le peu de cas que l'U. R. S. S. faisait de ses possibilités militaires.

Aucun vainqueur, sinon le bolchevisme révolutionnaire mondial, n'a voulu dicter au peuple finlandais ses conditions et à ce « dictat » ce dernier a donné la seule réponse qui s'imposait, car il n'est ni battu, ni sans défense ; bien au contraire, il est solidement armé et croit à la victoire. En raison de ses amitiés d'outre-Atlantique, il était normal qu'il ne s'opposât pas à examiner la proposition de Hull, mais la réponse qu'il a faite repose sur la certitude qu'il continuera à lutter victorieusement, aux côtés de l'Allemagne, pour son droit et sa liberté.

MISSION ET DEVOIR

Berlin (de notre correspondant allemand). — Il est de notre devoir de commémorer les notions qui forment le fond de la valeur d'un soldat politique et de le transformer en un homme complet, comprenant le but élevé de la personnalité libre de l'être national-socialiste.

L'accomplissement de ce devoir est guidé par le sentiment que ce sont tous d'abord des règles morales traditionnelles qui constituent la valeur individuelle du soldat et, par extension, celle des armées combattantes. L'inviolabilité de l'être humain et de l'homme, chez le futur soldat d'une part, et le maintien d'une discipline, d'autre part, doivent être complètement observés. L'accord fondamental complet doit enfin être cimenté par l'apport de l'entière fidélité nordique au Führer, à l'Art et à la Patrie.

Les jeunes volontaires de notre Waffen-SS portent, de façon plus ou moins apparente, les signes distinctifs de l'être nordique. Une confiance en soi, saine, mesurée, avec le sens inné du chevaleresque se marie en eux avec un désir de vérité, dans les contacts d'homme à homme.

L'idéal, qui est pour eux d'être constamment prêts dans leur pensée et dans leurs actes — à tout mettre en œuvre pour l'Europe, qui se constitue actuellement — s'allie souvent à une fantaisie intelligente et à une faculté d'enthousiasme qui trouvent leur équilibre dans une saine attirance vers la réflexion. Le « soldat volontaire », comme l'appelle Luckenkoff, renferme, s'il rencontre les climats déjà indiqués, ici et là, la possibilité d'une élévation aux sentiments héroïques et l'accession à un grand suprême dans l'armée et dans l'Etat.

La valeur militaire prend racine dans les vertus ancestrales et dans l'accomplissement du devoir et trouve son appui dans la valeur reconnue du chef, agissant au cours des combats. La route à suivre, pour y arriver, passe par de rudes efforts corporels ; la discipline, le contrôle de soi-même et une lutte cérébrale intense.

Une éducation constante de la volonté aplaît les obstacles qui se dressent de l'intérieur et, une à une parfaite maîtrise physique du courage naturel, s'élève jusqu'à l'audace. L'enthousiasme et la camaraderie se transforment, chez le soldat, en esprit guerrier, le désir ardent de gloire et de respect conduit par la véritable virilité au strict accomplissement du devoir. La volonté de combattre même, par la conscience de la responsabilité et par la force de la décision, sa par héroïsme.

L'histoire de leurs ancêtres apprend aux volontaires à comprendre les temps qu'ils vivent et, par suite, leur mission et leur devoir. Tout l'édifice repose non seulement sur la confiance qu'ils ont dans leur propre force et dans leur communauté d'esprit de corps, mais également sur la certitude de l'invincibilité de l'Europe unie.

La formation intérieure et extérieure du soldat est entre les mains du chef. Une direction fidèle et minutieuse constitue presque un commandement religieux pour un chef. Sa vie repose sur un idéal, et le modèle qu'il doit être est capital pour remporter la victoire. Comme toute personnalité qui puise ses ressources en elle-même, le chef doit avoir beaucoup de bon sens.

En principe, les rapports entre le chef et ses soldats doivent se produire à cœur ouvert pour que l'esprit ne connaisse pas de réticence et que l'obéissance soit provoquée davantage par des dispositions favorables et du bon vouloir, que par une peur d'esclave. Dans l'expression de la plus grande sévérité ne doit sentir partout l'esprit communautaire de combat et de camaraderie. Les lois divines qui régissent les êtres et la vie ne doivent pas se laisser bâillonner à la longue ; une erreur humaine qui ignore le sens et le but de l'existence conduit inévitablement ceux qui la commettent sur une pente fatale.

Il faut que les relations entre les peuples européens demeurent saines pour qu'elles servent leur existence comme elles ont été conformes à l'ordre.

Nous savons que celui qui sème fera de magnifiques récoltes si la qualité des graines, le sol et l'époque des semailles sont convenablement choisis. Il en est de même pour les peuples. Les missions de nos petits-fils, seront abondantes si, nous conformant aux vérités éternelles, nous exerçons judicieusement aujourd'hui les champs de l'avenir.

Cette tâche sera d'après celle du monde entier.

INTERNATIONALE ARYENNE

(Suite de la première page)

Ce qui n'a pas été fait hier peut-il l'être aujourd'hui ou demain ? Je suis convaincu, pour ma part, qu'il le faut. Je m'adresse aujourd'hui à des soldats portant à leur col le plus glorieux insigne de guerre que l'on ait connu depuis les aigles de la Vieille Garde napoléonienne. Je ne sais plus qu'un civil. J'ai trop souvent vitupéré le ridicule des civils qui encouragent de la plume les soldats pour vouloir y tomber moi-même. Il appartient aux ff de raconter eux-mêmes leurs peines et leurs exploits. Mais je suis de ceux qui pensent que le combat ff ne cessera pas après le dernier coup de canon.

Cette guerre aurait pu se terminer encore dans l'été 1940 par une paix de l'ancien type, une paix plus ou moins bourgeoise. Les ploutocrates, dans leur stupidité, la juiverie dans sa luxure n'ont pas voulu alors de la paix. En continuant, en étendant, en aggravant abominablement cette guerre, ploutocratie et juiverie ont prononcé leur condamnation.

De Bucarest à Dunkerque, de la Vintude à Brest, entre les millions de sinistrés, de prisonniers, d'ouvriers séparés des leurs, de soldats luttant sans répit, s'est créée une gigantesque communauté de la souffrance. Hormis les citoyens allemands, cette immense foule qui a tout perdu distingue mal encore les vrais responsables de ses malheurs. Elle rapporte même souvent ses calamités à « l'ordre nouveau » dont on lui a parlé plus ou moins maladroïtement. Elle est mère pour les pires réactionnaires sociaux, dont toutes les con-

ditions physiques et morales sont ruinées. Par contre, il apparaît irrésistiblement qu'elle pose toutes placidement dans l'ombre d'une paix capitaliste. Cette paix intervient-elle, elle ne se maintiendrait pas, parce qu'elle consacrerait une injustice trop odieuse, un déséquilibre qui ne pourrait se prolonger davantage. Et je suis sûr que les combattants, les premiers, ne l'accepteraient pas. Les combattants français de 1914-1918, après des efforts surhumains sur leurs champs de bataille victorieux rentrèrent, hélas ! dans leurs pantalons et devinrent la proie des plus bas policiers. C'est que les quatre années de terreur leur étaient demeurées, en fin de compte, intelligibles. Mais aujourd'hui, parmi les combattants européens, il y a l'armée allemande, qui tout entière connaît le sens de cette guerre, et au sein de l'armée allemande, les divisions germaniques et cosmopolites de la Waffen-SS. Les hommes qui les composent ne peuvent pas avoir fait une telle guerre pour se laisser imposer une paix qui ne serait pas la leur.

L'Europe de demain sera bolcheviste ou nationale-socialiste. Mais pour qu'elle devienne réellement nationale-socialiste, pour que notre idéal fasse oublier aux peuples bolchevistes appauvris et séparés leurs chimères mixtes, nous avons une tâche colossale à accomplir. Certains Allemands, en 1940, dans l'exploire de la victoire, furent peureux car à une telle tâche leur pays n'était pas si solide bien que ces idées soient aujourd'hui abandonnées. Pour la re-

construction de notre continent, toutes les forces révolutionnaires de l'Europe seront nécessaires. Je milite depuis quatre ans pour une unification des révolutionnaires de France, à laquelle nous arrivons lentement. Mais dès aujourd'hui, c'est à l'unification des révolutionnaires d'Europe que nous devons songer. Nulle part je n'ai rencontré plus de compréhension sur ce point, plus d'ampleur de vues que chez les patriotes et les révolutionnaires intellectuels des ff, sachant honorer notre patriotisme français, mais persuadés comme nous qu'à l'esprit de patrie doivent s'unir l'esprit européen, l'esprit aryen, l'esprit révolutionnaire pour la réalisation d'une œuvre qui déborde si prodigieusement les limites de nos territoires nationaux.

Je suis sûr de ceux qui croient que rien ne contribuera plus à cette œuvre que l'esprit ff, alliant le courage guerrier le plus ardent à la vision lucide et hardie de l'avenir. Comment ne verrait-on pas dans les bataillons européens de la Waffen-SS — soldats politiques, comme on le dit si bien l'autre mois dans ce journal — l'élite de cette Internationale aryenne qui referra demain le monde sans Juifs, sans démocrates, sans traités ?

Camarade ff de dix-huit nations, je vous adresse, le bras tendu, notre salut, le salut aryen.

Mort aux Juifs !

Vive notre Révolution !

LUCIEN REBATET.

Connaissance du Monde

Thalès de Milet, l'un des sept sages de la Grèce, réunis un jour sur un ébène et se déclara prêt à répondre à une question posée par chacun d'eux :

Le premier s'approcha et dit : « Maître, qu'est-ce qui est plus vieux que tout ? » — Ceci Dieu, parce qu'il a toujours été là.

Le deuxième demanda : « Qu'est-ce qui est le plus beau sur terre ? » — Le monde, parce qu'il est l'œuvre de Dieu, lui fut-il répondu.

« Qu'est-ce qui est plus étendu que tout ? » demanda le troisième.

« L'espace, répondit Thalès, parce qu'il contient toute chose. »

Le quatrième s'avança : « Qu'est-ce qui est plus constant ? » — L'espérance parce qu'elle demeure, même lorsque tout est perdu.

« Qu'est-ce qui est meilleur ? » questionna le cinquième. — « La vertu, lui fut-il répondu, car sans elle rien de bien ne se fait. »

Le sixième demanda : « Qu'est-ce qui est plus rapide que tout ? » — L'esprit de l'homme, parce qu'il parcourt le monde entier en un instant.

« Et qu'est-ce qui est le plus fort ? » interrogea le septième. — « La nécessité ou le sort, car tous les deux dominent le hasard. »

Le huitième s'approcha à son tour : « Et qu'est-ce qui est le plus facile ? » demanda-t-il. — Donner son conseil aux autres.

Le neuvième demanda : « Qu'est-ce qui est le plus difficile ? » — « La connaissance de soi. »

« Et le plus sage ? » demanda le dernier. Thalès de Milet répondit : « La sagesse, car il conduit toute chose à sa fin. »

Lettres du front

...A un Hollandais

Il m'a été donné encore hier de voir les énormes différences qui existent entre les Hollandais. Nous recevions une visite et une des femmes qui se trouvaient avec nous se plaignait amèrement que son fils soit peut-être obligé d'aller au front. Je me mets facilement à la place de la mère mais je ne puis arriver à comprendre que le fils, un colosse, reste assis constamment à la maison et n'arrive à prendre aucune décision. Alors que partent des jeunes gens de 18 ans je ne voudrais pas, à 25 ans, demeurer chez moi. Je viens justement de recevoir ta lettre, dans laquelle tu me dis être honteux de n'avoir encore pu accomplir ton devoir et que tu attends avec impatience le moment où vous partirez au front.

Où, c'est bien là qu'on sent la différence qui existe entre deux jeunes hommes. Tu n'as cependant aucune raison d'être honteux et tu ne dois même pas y penser. Un adolescent oui, à 18 ans, s'est engagé dans la Waffen-SS peut regarder avec fierté tout le monde en face, pendant toute sa vie. La Hollande peut à bon droit être fière d'eux et si les soldats ne comprennent pas, nous sommes de toute façon, fiers d'eux !

...Un Danois écrit

Nous sommes pleins de confiance. Nous croyons à la victoire, à notre victoire. Nous qui sommes au front, nous ne pouvons penser autrement, et ce n'est pas sans raison. Un raccourcissement du front n'est pas à comparer avec une retraite, une suspension d'armes n'est pas la passivité absolue, au contraire ! Après avoir vu tout ce que j'ai vu, je puis affirmer que l'ennemi s'enrouvrira, et qu'il viendra nous demander la paix à genoux. Nous ne parlons pas de paix, mais nous combattons pour l'obtenir. Il faut dire aussi que notre vie n'est pas toute faite de douceur, mais se laisser aller et perdre sa bonne humeur ne sert à rien. Même si les jours sont sombres pour vous, si les crises les plus bas sont commises, ne perdez pas la foi et la confiance, mais tenez bon courageusement, car notre victoire est certaine. Cela représente beaucoup pour nous de savoir que vous résistez fermement. Le sang versé par les fils du Danemark, ne doit pas être payé d'indifférence et d'incompréhension.

...D'un autre Danois

Au cours de l'année écoulée j'ai gagné beaucoup d'expérience et j'ai vu de nombreuses atrocités commises par des communistes. Comme nos compatriotes sont bornés et sots ! S'ils pouvaient connaître le bolchevisme comme nous, jamais ils ne souhaiteraient un tel malheur pour leur pays. Mais consolez-vous ! Jamais nous ne céderons tant que nous aurons un Adolf Hitler pour chef. Nous ne sommes plus des Danois paisibles, mais des soldats qui doivent vaincre la honte ! Nous sommes prêts à consentir tous les sacrifices qui nous seront demandés.

« DEVENIR »
DIRECTION
H. HAUPTAMT
REDACTION
ADMINISTRATION
24, avenue Recteur Poincaré
Paris - 16^e

Adresses pour la correspondance à cette adresse



Dessin du H. P.K. Prof. Petersen.

Terre sanctifiée.

Unité blindée européenne

Lorsque ces jours derniers nous sont parvenus les détails de la conduite héroïque du corps de chars européens et de l'endurance de ses hommes sur la partie très étendue du front nord, beaucoup d'autres nous ont parlé de ces volontaires avec la plus grande estime et le plus profond enthousiasme.

Combien tout nous a été plus facile qu'à eux ! Portant au cœur le feu ardent de l'enthousiasme, ils sont partis pour le Reich, sachant leur patrie à peine placée sous la protection de l'armée allemande. Tous sont des jeunes gens, des êtres forts qui ont laissé derrière eux la patrie, la situation, leur place bien rémunérée et d'autres choses encore : certains ont même quitté pour toujours la maison paternelle. Il se peut que dans l'âme et les veines des uns, et des autres se cochaient un certain goût de l'aventure ou un sang bouillonnant hérité de leurs ancêtres.

Ils furent vite classés et formés par ceux qui sont animés de la passion politique pure et qui ont préféré à l'inaction servir et se battre les armes

à la main. Le chemin pour en faire des soldats accomplis et prêts pour le combat au front, a été dur et pénible. Tout ce que nous avons appris, nous, comme recrues, comme en nous joignant, au cours de notre instruction, ils ont dû l'acquiescer sous le commandement d'officiers et de sous-officiers compétentissimes.

Actuellement, les volontaires du corps de chars européen combattent depuis un temps assez long, coudé à coudé, avec les soldats du Reich, sur le front de l'Est. Le lien solide de la camaraderie les unit tous et dans l'orage d'acier des batailles ils ont versé tout leur sang dans la camaraderie de combat européenne, qu'ils soient venus des fjords du Nord ou des pays ensoleillés du Sud-Ouest. Ils portent tous en eux, dans ce combat gigantesque, la ferme conviction que la plus grande patrie sera pour eux, dans l'avenir, la camaraderie européenne. Là, sur les champs de bataille et de l'Est, les meilleurs fils de chaque pays ont reconnu le véritable visage de l'ennemi, que le capitalisme anglo-saxon a stipen-

dié pour qu'il détruise la liberté européenne. Ils connaissent, aujourd'hui, le danger qui menacerait leur propre pays si la digue formée par les corps des soldats en armes venait à céder. La mort rouge s'emparerait tout et ne s'arrêterait devant aucune frontière.

Ce qui caractérise les soldats du corps européen blindé ce n'est pas seulement le courage qu'ils ont montré en s'engageant sous le drapeau de la Waffen-SS, ce n'est pas non plus la bravoure et la volonté de sacrifices qu'ils ont montrés durant ces jours d'extrême tension, mais c'est la ferme volonté de servir un jour dans leur patrie, porteurs du flambeau symbolique de leur foi profonde dans la mission de l'Europe, et d'être prêts à tous les sacrifices.

Le lien de la camaraderie qui s'est forcé entre les volontaires survivra à la guerre. Cette camaraderie durera pendant toute leur existence, et au-delà de l'existence de chaque individu, car elle se communique à toute la lignée.

Une parole de Nietzsche aux soldats

Nous sommes responsables, à nous seuls, de notre propre existence; nous devons alors devenir les pilotes de cette existence et ne pas permettre qu'elle ressemble à un hasard irréflectif.

Il convient donc de s'atteler hardiment et sérieusement à cette tâche. Il est toujours possible de perdre la vie, dans les pires occasions comme dans les meilleures.

Je salue tous les signes qui se lèvent, précurseurs d'une ère virile et guerrière, qui remettra, avant tout, la bravoure à l'honneur. Il faut pour cela de nombreux hommes prêts et courageux, qui ne peuvent cependant pas sortir du néant, des hommes compréhensifs, silencieux et solitaires, décidés, satisfaisants d'une activité incalculable, constants; des hommes dont la sérénité, la patience, la droiture et le mépris des vanités, soient tout aussi naturels que la générosité dans la victoire et que l'indulgence devant les petites vanités des vaincus; des hommes possédant un jugement sûr et libre sur tous les vainqueurs et sur la part de hasard qui existe dans chaque victoire ou ascension; des hommes habitués à leurs fêtes propres, à leurs jours de travail, à leur temps de deuil, sans dans les commandements et toujours prêts quand il le faut à obéir,

fiers dans un cas comme dans l'autre. D'ailleurs ne servent qu'une seule cause; des êtres menacés, des êtres féconds, des êtres heureux, car, croyez-moi, le secret pour récolter les plus beaux fruits et la plus grande jouissance, c'est de vivre « dangereusement ».

Il vous faut vaincre les petites vertus, les petites habiletés, les égards réservés aux bagatelles, les combats embrouillés, les plaisirs pitoyables, le bonheur du plus grand nombre, et plutôt douter que se soumettre.

Ce quelque chose de caché et d'impérieux que nous ne saurons pas qualifier jusqu'à ce qu'il se montre finalement; c'est notre devoir. Ce tyran qui est en nous prend des revanches terribles, à chaque tentative que nous faisons pour le fêcher, ou pour lui échapper, avant chaque décision à prendre, pour chaque concession faite à ceux auxquels nous sommes étrangers, pour toute activité moins recommandable, en tant qu'elle nous éloigne de notre ligne droite. Enfin contre toute vertu même, qui pourrait nous protéger contre les exigences de notre propre responsabilité.

Comment devient-on le plus fort ? Pour y parvenir, il faut réfléchir longuement avant de se décider et s'en

tenir fermement à ce qu'on a décidé, tout le reste suit, les surprises et les variations sont l'apanage des faibles — ne pas se commettre avec elles — observer un juste milieu et s'y tenir.

Cultiver la douleur, la grande douleur. Ne savez-vous pas que jusqu'ici, c'est elle seule qui a créé toutes les exaltations humaines ? Tous les états de l'âme dans l'adolescence — son frisson à la vue de la grande débâcle, sa sensibilité et sa bravoure dans les grandes discussions, dans la persévérance, dans les enseignements du malheur et les profils qu'elle peut en tirer et tout ce que lui offrent la réflexion, le secret, le visage, l'espoir, la ruse, la grandeur, contribuent à lui enseigner la force.

Les événements ne viendront pas à bout de celui qui aura placé en eux ses propres aspirations et finalement les circonstances s'éloigneront au gré de nos propres volontés, si celles-ci sont assez fortes pour s'imposer.

Je veux continuer à apprendre à considérer davantage la nécessité des choses que leur beauté et se servir ainsi de ceux qui embellissent ces choses.

Que mon attention soit la seule forme de négation. Je ne veux être qu'une fois, à un certain moment, un grand accident de l'affirmation.

La chemise

H.P.K.

Il s'appelait Michael, mais chacun disait Micha.

Un matin, juste avant l'aube, il s'était glissé, en rampant sur ses mains fortes, que je croyais à un camarade. Micha l'avait pourtant découvert sans difficulté. Lorsqu'il eut réussi à attirer mon attention, il déposa à mes pieds avec force gestes exprès faits, son fusil et sa binoclette, puis il leva les bras en l'air et répéta plusieurs fois : Camarade ! Camarade ! tout en me regardant pourvuement de ses yeux bien fucés : un Allemand !... Un jeune Bolchevik, dont l'instinct avait enfin réagi, contre les Atterelles malfrances et les privations.

Je le traquai lent et lui tendis la cigarette : Si se tenait convenablement, il ne lui arriverait rien. Nous nous assimes et il montra l'écriteau la même confiance qu'un enfant qui a vaincu la méfiance des premiers instituteurs. Il me parla de son pays natal, de ses parents, qui étaient encore de l'ancienne école et qu'il n'avait pas vus depuis plus d'un an, de son temps de service dans l'armée rouge, de sa crainte des agents politiques.

Il avait pris la résolution de s'enfuir. Cela avait été une lourde, très lourde décision, dit-il, car, en somme, qu'allait-il trouver du côté des Allemands ? Mais hier soir un chef l'avait frappé et il en avait laissé tomber sa gamelle. C'est en vain qu'il avait demandé une deuxième portion, car il était affamé. Mais rien à faire, c'est ce qui l'avait décidé; il fallait fuir cette soumission inhumaine. Profitant de l'obscurité de la nuit, il s'était glissé vers les Allemands et c'est ainsi qu'il se trouvait là maintenant.

Sa cigarette s'éteignait; d'un geste fatigué il fit sa cigarette et s'endormit.

Je le laissai dormir et ne l'éveillai que lorsque les premiers rayons du soleil national vinrent se poser sur la porte du fortin. Lorsqu'il eut levé son uniforme, j'aperçus sa chemise. Quelle pièce merveilleuse ! Mes pensées évanouissantes involontairement l'embrasèrent. Cette chemise était toute blanche et le col avait beau être écarté de ses superbes bordures de couleurs chatoyantes, bleus, rouge et jaune.

— Est-ce l'armée rouge qui vous distribue ces chemises ? demandai-je.

— Non ! répondit-il un peu honteux.

C'est à des qu'il raconta : « Cette chemise avait appartenu à mon père, mais au village on n'en avait pas l'emploi, car il n'était pas d'usage de se singulariser parmi les jeunes communistes. A la maison il l'avait souvent portée. Il trouvait que cela lui donnait un air de fête. On se contentait loin des privations et de toutes les souffrances lorsque l'on avait son soi un si bel habit », dit-il en ballottant, incertain dans le choix de ses mots pour exprimer ce qu'il ressentait. Je le compris. Lorsqu'il était parti commiser solé dans la ville, il l'avait emportée et l'avait cachée tout au fond de son sac, puis hier, après avoir pris la grave décision de s'enfuir, il l'avait endossée... Pourquoi ? Il ne le savait pas très bien.

Il est vrai que son père lui avait enseigné qu'en dehors de l'Union Soviétique, les gens vivaient différemment, bien mieux et beaucoup plus richement. Peut-être son père s'était-il trompé, car au cours de l'enseignement politique qu'il avait reçu à la caserne, on lui avait dit tout autre chose. Micha continuait à bavarder mais je ne l'écoutais ni plus. Mes yeux se portaient sur les bordures multicolores de sa chemise et en pensée je voyais à travers une sorte de brouillard, un groupe de jeunes gens joyeux, en chemises et blouses chatoyantes, qui évoluaient sur une pelouse vert clair.

Un grand rayon noir s'étendit sur le soleil. Le tableau dissimulé et retomba dans la seule réalité, la me ressaisis alors et alla combattre le distrait sur quelques détails.

AGNE NORDHAL PETERSEN, Camarade H.P.K.

Nouvelle armée danoise

Le Corps Schalburg

Lorsque le 29 août 1943 l'évolution politique du Danemark rendit nécessaire la formation d'une nouvelle armée, car l'ancienne était basée sur de fausses données, les nationaux-socialistes danois se réunirent pour constituer, sous le commandement du **II-Obersturmbannführer** K. B. Martinussen, le corps Schalburg.

Ce corps reçut le nom du **II-Obersturmbannführer** et officier de la garde du corps royal: Christian Frédéric v. Schalburg. Le héros de la jeunesse nationale-socialiste danoise est tombé sur le front de l'Est, au sud du lac Llemen. Il a combattu pour le Führer et pour sa patrie, contre le bolchevisme et était Kommandeur du « Frikorps Danmark », qui appartient maintenant au titre de Panzer Gren. Regiment « Danmark » au III Panzer Korps (germ.).

Le chef du corps Schalburg, **II-Obersturmbannführer** K. B. Martinussen fut le dernier Kommandeur du « Frikorps Danmark »; il est décoré de l'E.K. I et II, de la médaille d'assaut et de celle des blessés.

Les soldats de Schalburg portent l'uniforme de l'ancienne armée danoise et sont animés de l'esprit nordique-européen.

Des conceptions mondiales et des masses populaires immenses s'affrontent actuellement et au milieu de ces mondes bouleversés se trouve le Danemark — comme un flot paisible, presque ignorant des grands événements historiques, des souffrances et des expériences tragiques de son entourage.

C'est à cette époque grandiose que

s'est fondé le corps Schalburg, qui représente l'élite de la jeunesse danoise.

Sous la conduite d'officiers danois, derrière le vieux drapeau de leur pays et la bannière portant la roue solaire, ces jeunes volontaires suivent le chemin menant de l'ère des guerres de classe et de la politique partitane vers une nouvelle Europe pour laquelle combattent, côte à côte, tous les peuples.

Dans les écoles du corps, on suit des cours généraux, militaires et sportifs et, pendant les classes, les problèmes culturels, d'importance fondamentale, sont expliqués.

Le corps Schalburg a établi son quartier général dans une ancienne loge franc-maçonne au Danemark. Les nombreuses pièces et salles de cet immeuble de luxe ont maintenant trouvé une meilleure utilisation. L'instruction des soldats se poursuit dans quatre grandes casernes. Chaque jour des hommes jeunes, moralement et physiquement sains, sont recrutés et une compagnie partie une autre la remplace.

Au début tous doivent s'engager pour une durée de service de six semaines; plus tard ils pourront choisir, s'ils veulent s'engager pour une plus longue période. Le terme de l'instruction militaire donnée au corps est d'un an.

Au cours de la réunion tenue à l'occasion de la fondation du corps Schalburg, son chef **II-Obersturmbannführer** Martinussen a dit, notamment: « Le même esprit et la même



II — Obersturmbannführer Christian Frédéric v. Schalburg, qui est tombé, comme chef du « Frikorps Danmark » le 2 juin 1942, au sud du lac Llemen.



Précédés du vieux drapeau danois et de la bannière à la Roue Solaire, les hommes du « Corps Schalburg », traversent Copenhague. Ils combattent pour la communauté germanique et la nouvelle Europe.

volonté de sacrifice avec lesquels v. Schalburg a donné sa vie, doivent animer ce corps; son but doit être le nôtre: faire un Danemark fier, libre et fort, reliant ainsi par l'honneur notre glorieux passé à l'avenir: sa parole dictera nos actes. C'est seulement par le sacrifice que l'honneur du Danemark a été sauvé.

Le chef de corps est une personnalité dirigeante marquée, c'est un homme au regard ferme et loyal; il est à la fois puissant, simple et attraitif.

Pour ce qui est du corps Schalburg, il dit qu'il est la souche des combattants danois et des nationaux-socialistes actifs du pays. Le groupe numéro 1 est le propre corps Schalburg, qui comprend des membres actifs de 18 ans et au-dessus; le groupe numéro 2 est une organisation civile qui s'occupe des travaux d'éducation et d'organisation politique.

On trouve chez les membres du corps Schalburg un enthousiasme ardent et un véritable esprit combattif, plein de promesses pour l'avenir du Danemark.

Le corps Schalburg est, dans l'âme de ses fondateurs, l'expression des forces mises en action pour purifier le Danemark, le reconstruire et lui rendre son honneur militaire.

Sur Charles XII

Charles XII ne devait rien à l'art, mais tout à la nature. Il n'avait pas l'esprit cultivé, mais il était courageux, hardi, avide d'honneurs et prêt à tout sacrifier pour la gloire. À l'essai, sa tactique rappele ce que perd sa stratégie. Une persévérance qui l'éleva au-dessus de son destin, une énergie merveilleuse et un courage indéfectible étaient incontestablement ses qualités prédominantes. Il suivit la puissante impulsion de la nature qui l'avait choisi pour en faire un héros.

Dès que la rapacité de ses voisins l'obligea à faire la guerre, son caractère, qui se révélait déjà, se développa. Le roi de Danemark attaqua le beau-frère de Charles XII, le duc de Holstein. Au lieu d'envoyer ses troupes en Holstein notre héros envoya 8.000 hommes en Poméranie, ses embarques sur sa propre flotte, débarqua sur une île, éloignée de la côte, ceux qui voulaient s'interposer, assiégea Copenhague, la capitale de son ennemi et, en l'espace de six semaines, contraignit le roi de Danemark à signer avec le duc de Holstein une paix favorable pour ce dernier. Cette action est aussi étonnante du point de vue stratégique que de celui de la réalisation. Charles XII ressemble en cela à Scipion, qui transporta la guerre en Afrique afin de faire revenir Hannibal d'Italie.

De Suède suivons le jeune héros en Lituanie; ses troupes y arrivent avec une rapidité extraordinaire. La parole de César: « veni, vidi, vici » s'applique à cette campagne. Dans sa manière d'agir Charles XII était habile autant qu'audacieux, mais nullement téméraire. Il dut dégager Narva, que le tsar lui-même assiégeait; entre temps, il lui fallut attaquer les Russes et se battre. Leur armée ne se composait que d'une horde de barbares indisciplinés et mal armés, sans véritable chef. Les Suédois pouvaient s'estimer, en face des Moscovites, au moins aussi favorisés que les Espagnols devant les peuplades sauvages de l'Amérique. Le succès récompensa pleinement leur espérance et le monde apprît avec stupeur que 8.000 Suédois avaient battu et dispersé 80.000 Russes.

De ce lieu de triomphe accompagna notre héros sur les rives de la Duna, le seul endroit où il ait utilisé la ruse. Les Saxons défendent la rive opposée du fleuve. Charles les trompe par une ruse de guerre qu'il vient d'inventer. Sous la protection d'une fumée artificielle qui masque ses mouvements il traverse le fleuve, un peu avant que le vieux Steinau, qui commande les Saxons, s'en aperçoive. Aussitôt débarqués les Suédois se déploient en ordre de bataille. Après quelques attaques de la cavalerie et de faibles assauts de l'infanterie, les Saxons sont précipités dans le fleuve et dispersés. Quelle magnifique réalisation que cette traversée du fleuve! Quelle présence d'esprit et quelle rapidité de manœuvre pour avoir pu fournir aux troupes, dès leur débarquement, un champ de bataille approprié! Quelle bravoure n'a-t-il pas fallu déployer pour avoir pu obtenir la décision finale en si peu de temps!

Des actions aussi remarquables méritent les louanges des contemporains, aussi bien que des descendants. Mais il est surtout étonnant que seuls les premiers camps de Charles XII aient été des actions héroïques parfaites. Peut-être a-t-il été trop gâté par le sort et cela l'a-t-il perdu! Peut-être croyait-il que l'art était inutile pour celui qui n'a pas d'adversaire à sa taille.

Juste que Charles XII n'avait déjé ses armes que contre des ennemis qu'il avait intérêt à dominer. Cependant, depuis la bataille de la Duna on perd le fil conducteur, on ne voit plus qu'une série d'entreprises sans directives et sans liaison, largement mélangées d'actions d'état, mais qui ne suivent pas le but principal que le roi a dû fixer pour chaque guerre. Combien de temps demeurera-t-il dans le Sud, en Bessarabie, poursuivant ses espérances chimériques, siors que le Sultan demandait de l'aide et faisait appel au sentiment de responsabilité de son roi? Car... en son absence le pays qui se sentait abandonné avait été entièrement entouré de troupes ennemies.

Les visées qu'on lui attribue après



Adolphe Tidemand : Salle paysanne

La grande marmite est restée suspendue à l'un des deux crochets qui la maintenaient au-dessus du feu. La jeune fille s'est interrompue dans son travail pour prêter l'oreille. Qu'est-il arrivé? un bruit ou des pas? Comme cela doit être désert autour de cette maison de paysan norvégien! Il est rare qu'un étranger vienne se perdre par là. On sent bien que le calme est là une habitude et on comprend que le plus petit bruit suffise à retenir

l'attention. Peut-être le pas léger s'est-il éloigné, mais la jeune fille, restée seule de nouveau, y songe encore parce que, même lorsqu'on travaille les pensées errent volontiers au loin. Involontairement on a l'impression d'avoir déjà vécu cette scène — non pas comme une expérience personnelle, mais pour l'avoir lue dans un livre et malgré tout, avec la même force que celle qui émane de ce tableau — une des plus belles

œuvres du grand peintre norvégien. En réalité, l'art norvégien que l'on pense aux peintres, ou à un HANSSUM, ou à un TRYGVE GULEKANGSEN, doit énormément à la richesse du paysage natal: richesse intérieure du pays et richesse des êtres vivant en étroite relation avec le paysage. Cette salle paysanne avec son être, peinte par TIDEMAND, est typiquement norvégienne.

son retour en Poméranie, et dont beaucoup reposent sur les prévisions de Götz (il s'agit du ministre suédois, von Götz, qui fut décapité quelques mois après la mort de Charles XII alors qu'il préparait le rattachement des Stuart sur le trône d'Angleterre, avec l'aide de la Russie) paraissent tellement extravagantes, tellement bizarres, si peu en rapport, avec la situation et l'équipement de son pays, qu'il est préférable, afin de ne pas ternir sa réputation, d'observer le silence à ce sujet.

Dans tous les livres écrits sur Charles XII on trouve des louanges magnifiques sur sa mesure et sa noblesse. En dépit de la présence de vingt cuisiniers français, de mille femmes parmi sa suite, de dix troupes d'artistes auprès de son armée, son pays n'a pas souffert la centième partie de ce qu'il a supporté ailleurs à cause de la soi-disant insatiable vengeance et du désir incommensurable de gloire qui le dévorait. Les of-

fenses affectaient si vivement son caractère que seule la dernière vexation pouvait effacer complètement la précédente. Si l'on réunit tous les traits de caractère de ce monarque singulier on trouve qu'il était: plus courageux qu'habile, plus aculé qu'intelligent, davantage soumis à ses passions qu'à son intérêt personnel véritable; aussi brave qu'Hannibal, ressemblant davantage à Pyrrhus qu'à Alexandre, brillant comme Coode à Rosroy (1643), Frébourg (1644) et Alersheim (1645), mais jamais digne d'être comparé à Turenne, pourtant aussi remarquable que ce dernier dans les batailles près de Gien (1652), dans les dunes de Dunkerque (1658), près de Colmar et surtout dans ses deux dernières campagnes. Aussi grand que soit le rayonnement qui émane de nos héros célèbres, il ne faut cependant la considérer qu'avec prudence. Plus il est aveuglant et plus il est capable d'égarer une jeunesse facilement susceptible et bouillante. On n'insistera jamais assez auprès d'elle sur le fait que la bravoure, sans l'intelligence, ne représente rien et qu'une tête qui vole bien l'emporte, à la longue, sur la folie téméraire.

Un véritable homme de guerre devrait réunir à la fois le courage, la persévérance et l'énergie de Charles XII, la clarté de vues et l'intelligence politique de Marlborough, la stratégie, les moyens et les capacités du prince Eugène, la ruse de Luxembourg, la sagesse, la méthode et la circonspection de Montecuccoli ainsi que le don de Turenne à saisir le moment propice. On affirme que Charles XII s'est formé à l'image d'Alexandre. Si cela est exact Charles XII a inspiré le prince Charles Edouard (fil du prétendant au trône Jacob, Edouard Stuart, qui fit en 1745 une incursion d'une audace folle en Ecosse. Si le hasard voulait donner naissance à un autre roi de cette nature ce serait tout au plus un Don Quichotte.

Mais, me dira-t-on, de quel droit viens-tu l'ériger en luge des guerriers célèbres? As-tu toi-même suivi, grand critique, les leçons que tu répandas si généreusement? Hélas non! et le ne peux que répondre: « Les fautes des étrangers nous sautent aux yeux, tandis que les nôtres nous échappent. »

Langues et Dieux

Les langues et les religions sont toujours, chez les peuples, les signes les plus certains de mentalités distinctes ou différentes. Chez les Germains, comme chez les Indo-Aryens, les mots employés pour désigner le Créateur, les lois de l'honneur, de l'héritage, de la propriété, de l'époux et de la culture, sont constitués parallèlement. Sur ces bases se sont développés, en même temps que se réalisait la nationalité germanique le régime, dans son domaine général, des vocabulaires écrites appropriés et de nouveaux groupes de mots s'appliquant aux découvertes quotidiennes et nouvelles. Les expressions nouvelles, les mots désignant l'amour, la fidélité, Dieu et le ciel, sont restés dans leur ensemble, au cours d'un ou deux siècles, l'apanage de la langue germanique originale. Cela est si vrai qu'aujourd'hui encore, lorsqu'on recherche dans la langue courante actuelle, on a la surprise de les retrouver avec une sorte de nouveauté, certes, mais dans leur surprise même, et sans altération de la signification première. On utilise bien, de ci, de là, un mot issu emprunté à la langue parlée ou écrite des peuples voisins, mais la langue germanique est, au point de vue racine, la plus riche d'Europe par elle possédée, en effet, plusieurs mots pour exprimer une seule et même notion.

La religion a suivi un développement identique à celui de la langue. Il existait, à l'origine, au-dessus de tout, pour les groupements de peuples germains comme pour les Indo-Aryens, un Dieu créateur puissant, au-dessous duquel s'étendait le ciel des dieux. Au Nord, c'est Thunor et Ziu ou Dispatar (Jupiter) ou Zeus. Plus tard, pour les Germains, et même pour les autres, il céda sa place à celui qui représentait d'une façon idéologique le peuple lui-même, à Wotan ou Odh (abréviation scandinave), qui se manifestait toujours avec la même forme, dans la légende, dans l'histoire qui précède le moyen âge et même dans les écrits des poètes allemands et scandinaves et, finalement, sous l'aspect de l'être humain, au temps de Faust.

A côté de lui se tient, émanation d'une croyance unique, s'étendant du Nord au Sud, le Dieu des Paysans et du Temps; Thunor, dont on a fait le nom plus court de Thor ou Donar. La magnifique mythologie des Germains est une et identique, au Nord comme au Sud. Seuls les dieux locaux diffèrent, mais la croyance joyeuse qui englobe la foule des petits dieux représentant pour les Germains, non seulement les montagnes et les fleuves, mais encore des entités comme les déesses de l'abondance, du super-abondance que tout ou qui concerne les grands dieux ne se manifeste toujours de la même manière et aux mêmes époques.

Cela remonte très loin, même jusqu'à sixième siècle. Lorsqu'on lit dans la terminologie des sept langues, en Scandinavie, en Angleterre, en Allemagne, les noms des dieux germaniques: Tiu, Wode, Donar, Frois, furent choisis pour les désigner, tandis qu'en l'an 800, la tentative de Charles le Grand de germaniser les noms des mois, échoua.

Dans « l'Édda » ou les « Sagas » nous retrouvons les mêmes, ou presque toujours, les mêmes mythes: que ce soit dans la légende de Dietrich, dans les Nibelungen, sur le Rhin ou sur le Danube. La communauté des traditions profondes se maintient donc presque toujours entière, du Nord au Sud de la nationalité allemande, depuis les temps les plus reculés du moyen âge.

Voilà un rapide examen de l'ancienne unité et des relations spirituelles existant entre le Nord et le Sud de l'espace vital germanique. Depuis environ un siècle une force énigmatique, répandue sur l'ensemble du pays germanique, a saisi comme une sorte de « désir de retourner à leurs origines » tous les peuples du Nord et du Sud.

Au milieu d'un siècle qui a entraîné les peuples à se séparer politiquement, ou à ressentir subitement, dans les régions germaniques, comme un lien, une nostalgie qui ne s'est pas laissé abolir par toutes les considérations et par toutes les objections. La guerre et la politique à égoïsme et perdent du terrain devant une grande volonté. Ils sentent tous, avec véhémence et espérance, que la tache germanique va au-devant d'un avenir — peut-être rempli de combats — mais certainement heureux.

Gottlieb KJAER.

Deux lettres

par Benno H. Schaeppi

An cœur de notre vie nous avons vécu, pendant quelque temps, le même chemin ensemble. Tu sais que ce fut pour moi la meilleure partie. Tu m'as donné tout ce que tu pouvais offrir. Combien cela pouvait-il représenter ? Tu n'as pas le mé-



rite au fond de mon cœur. Le rêve a duré assez longtemps pour que j'en garde en moi l'impression profonde. Ce serait moi tromper moi-même que de vouloir nier l'amour ou m'expliquer tout ce qui, riche d'offrandes, est l'expression de ton amour.

Il n'en est rien, je ne le sais que trop. Mais c'est cette connaissance qui me conduit à penser que tu es un être d'une autre sorte. Peut-être l'es-tu perdu dans mon monde ? Tu es resté — par surprise — un certain temps autour de moi ? Peut-être, aussi, une force supérieure t'a-t-elle envoyé vers nous pour repousser les petites gens de l'esprit et de l'âme et pour montrer une fois pour toutes, à ceux qui sont l'objet de la grâce de Dieu, le bonheur dans sa forme originelle. Oui, ce doit être cela ! N'est-ce pas une raison suffisante pour t'en remercier, ainsi que celui qui t'a montré à moi ?

Maintenant tu es loin de moi. Pour toujours ? Je ne sais. Si tu te penchais sur moi et me demandais, avec ton regard lumineux : « Ai-je provoqué en toi un souvenir durable et notre aventure est-elle ancrée profondément dans ton souvenir ? » Je retournerais alors tout dans ma vénération pour toi, je me contenterais de te regarder, je m'appellerai de nouveau sur ta main et le paliserai une nouvelle force pour vivre loin de toi, dans la solitude de mon cœur. En tout cas, il y a une chose dont je suis sûr : son absence a éveillé en moi une impression profonde de solitude. Il me semble que tout est vide autour de moi, mais tout cela m'a aussi fait du bien. Ce qui était déstable, malpropre, resté l'été. Je ne puis plus en être la victime ni être entraîné dans aucunes bassesses. Tu m'as parfois vu faible ; tu as pu, également, durant ces dernières semaines, voir que la séparation m'amena à aux limites de mes forces. Tu as pu voir qu'il m'arrivait parfois de douter et que j'étais presque épuisé par cette lutte contre moi-même. Tu considères, cependant, tout cela sans aucun doute, comme tout naturel, ainsi qu'il faut le faire.

Je ne suis qu'un être humain. Puisqu'il me faut souffrir je me tourne vers toi. Une pareille guerre exige des Titans. Il faut pour la gagner se fortifier constamment, en héros. Je dois

me protéger pour ne pas être battu. Ne puis-je être totalement anonyme en face de toi, à qui l'appartient ? L'expliquer que je suis fatigué ? Te faire sentir combien il m'est dur de continuer à errer sans toi ? Que j'ai pour et que je tremble à la pensée d'être seul ? Tu viens, je le répète, d'un autre monde. Je t'ai bien deviné. Cette impression limite toute prise d'influence. Je n'ai jamais oublié. Je



déteste le nombre par lui-même. N'a pas d'âme. J'aime le sentiment car tout ce qui vient du cœur est bon.

C'est ton chemin, celui que tu m'as montré. Je veux le suivre, comme toi, mais sur le bord seulement, et loin, très loin derrière toi. Je ne le traverserai pas car le ne veux pas trop présumer de mes forces, je préfère le suivre simplement. Je ramasserais les fleurs que tu auras jetées sur la route et je les emporterai ; chaque fois que tu auras fait un nouveau bouquet je le déposerai sur l'autel que mon amour t'a dressé, si doucement, vois-tu, que son bonheur n'en sera pas troublé. Dans une telle souffrance je ne me sentirai plus jamais seul et je te remercie de tout ce que tu me donnes. Cela dépasse de beaucoup la vie humaine et conduit à l'éternité.

Cette lettre a mis longtemps à me parvenir. Il a dû la garder longtemps sur lui et il était en territoire ennemi quand il l'a remise au messager ; c'est seulement après plusieurs semaines qu'elle est arrivée au pays. Elle paraissait avoir fait un long voyage et donnait extérieurement une impression sérieuse et un peu pénible.

ELLE s'est réjouie à la lecture de cette lettre dont elle ne pouvait pas ne pas être un peu flattée. Les êtres supérieurs savent faire une différence entre les sentiments purs et l'hypocrisie.

L'amour de la lettre était trop proche d'elle pour qu'elle n'ait pu s'offrir foi à ses paroles, car elle connaissait son amour, bien qu'il n'ait jamais voulu en parler lui-même. Il lui sembla, au contraire, intéressant de savoir ce qu'il pensait en considérant qu'il se dépassait lui-même et en dehors de toute idée égoïste, en dépit de toutes les circonstances qui l'accablaient puisqu'il lui était reconnaissant des choses qui lui semblaient, à elle, toutes naturelles. Elle voulait, alors, sans retard, lui rendre toute la joie qu'il lui avait préparée et qui entraînait son être. Il fallait qu'elle sache que son amour la combattait de bonheur, même s'il ne devait pas arriver à son épanouissement. Il ne devait pas seulement ramasser les fleurs tombées de sa main, mais elle voulait lui en donner d'autres elle-même.

« Je n'ai jamais voulu repousser ton amour parce qu'il était toujours grand et vrai, et aussi parce qu'au fond il me paraissait impur. Tu vois en moi un être extraordinaire, le

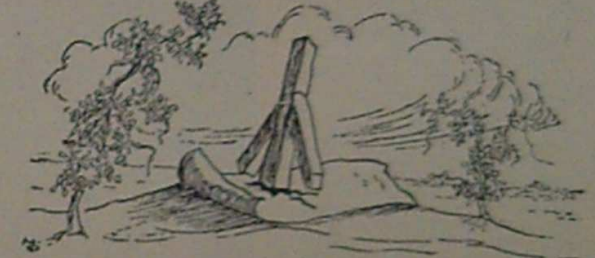
ne veux pas le contredire. Je sais qu'il te rendra plus en confiance. Puisque l'amour de plus en plus présente que tu pourrais éprouver pour moi dans l'avenir. Nous nous reverrons. Au printemps ? En automne ? Cela a-t-il de l'importance ? Je te félicite tout ce que je pourrai offrir et l'accueillir volontiers tes fleurs. Je ne t'embrasse pas, tu le sais, mais pour toi je suis toujours là... »

Elle se mit à rêver encore une fois sa révérence et se disait à elle-même. A ce moment la sonnerie se mit à sonner sur son son peu féde ; elle plia tout juste l'enveloppe de sa propre lettre quand on lui en remit une autre.

« ... Il est tombé en murmurant votre nom, je considère de mon devoir de vous en avertir... »

Elle se mit à trembler avec une impression à la fois de vide et de froid. C'était donc la fin ? Tout se brisa dans son air et sans aucune transition ? Toute cette grande foi dans l'avenir était donc inutile ? Et ces fleurs qu'il voulait ramasser, récrire et porter sur chaque autel ? Était-ce vraiment possible ? Elle n'aurait pas été si sûre avec elle-même si elle ne s'était pas rapidement retrouvée. Un cœur fier n'est pas exempt de recevoir une commotion, mais le principal est de pouvoir résister. Elle reprit donc sa plume, écrivit sa lettre et y ajouta ces mots :

« On m'a écrit que la dernière parole que tu as prononcée était mon nom. Je t'en remercie. C'est le commencement d'un amour que l'ai toujours reconnu et qui t'a accompagné au moment de la mort. Tes derniers moments ont-ils été pénibles ? Ton amour pour moi ne les a-t-il pas effacés ? J'aperçois comme un reflet dans tes yeux qui s'indignent. Mevi... »



Dessins de Margareth Geckler-Boyer.

Notre noblesse

Conte de Jean Demets

« Votre bourgogne est brillant comme le feuillage des arbres de votre parc et le parfum qui s'exhale des vieux bouquans, baignés par la chaleur du feu de bois est reconfortant. Nous pouvons tranquillement fermer les rideaux, mon cher baron.

« Notre blason est bien un peu vermoulu, même à l'intérieur et nos noms ont perdu de leur éclat. Ils figurent au Critha, avec pas mal de leurs semblables, on peut les relever, dans les nouvelles financières et dans les comptes rendus de sociétés anonymes, à côté de ceux des juifs et autres aventuriers.

« Lorsque nous avons pris une arme, au cours de notre existence, qu'avons-nous tué, en dehors de quelques perdrix, à moins que nous n'ayons tiré trop bas, dans les mollets d'un garde-chasse ?

« Ne parlons pas de nos actions d'éclat ! Votre bourgogne est exceptionnel.

« Voulez-vous savoir exactement ce qui s'est passé entre moi et mon neveu Charles ? C'est peut-être dangereux de vous raconter cette histoire, car si êtes-vous pas de vingt ans mon cadet ? N'y a-t-il pas place, dans votre maison, pour une femme enjouée et inattendue, et dans votre cœur, pour une aventure ? C'est peut-être assez risqué en effet, car on ne sait jamais ce qu'un mot ou un récit peut remuer dans un cerveau, dans une âme ou dans le sang.

« Les fils sont en général en révolte ouverte contre leurs pères, n'est-ce pas ? Le plus souvent parce qu'ils leur ont intérêt de se conduire d'une façon aussi détachée qu'ils l'ont fait eux-mêmes et rarement parce qu'ils ont cherché à faire mieux que leurs dé-

« Mon neveu Bertin vit en mauvais intelligence avec mon frère parce

qu'il est son portrait vivant. Il aime, comme lui, le vin, les chevaux, le jeu, les coulisses des théâtres et les fleurs que l'on cueille à droite et à gauche, mais il n'a aucune idée de la valeur des choses.

« Mon neveu Charles est à couteau tiré avec son père, parce qu'ils ont deux caractères opposés et une dispute de plus ou de moins est le cadet de ses soucis.

« La fumée bleue d'un havane procure une plus grande jouissance que son goût ; n'en est-il pas toujours ainsi avec nous, monsieur le baron ?

« Que seraient les choses, sans la manière enchantée dont elles nous sont dispensées ? Vous l'avez dit, laissez, laissez du vin, laissez une femme et vous vous promenez dans la campagne, comme à travers une allée bordée de chiffres. Vous vous y perdez, sans le guide qui vous montre les fondus, les moulines, les animaux, les ornements et parfois aussi les êtres humains.

« Il faut que je vous parle de deux frères qui, de leur côté, illustreront notre arbre généalogique. Vous n'avez pas vu dans le passé, si j'ajoute un peu de fantaisie ? Que serait son histoire sans fantaisie ?

« L'un d'eux, Floris, était un châtelain-féodal, mais paysan, au milieu des paysans dont il était le seigneur. Adoré par Dieu. Les lépreuxes lui travaillaient le sang, au chair était sensible au langage du vent, il connaissait les parfums doux, émanant des herbes ou du lait, les senteurs qu'exhalèrent des filles après les dunes ; la chaleur douce qu'il échappait de la bouche et du bois humide, employé pour faire sécher le lard dans le pays des Gothes, les fèves sèches de tombe ruinant des niches des églises, dans lesquelles des saints sont devenus des pêcheurs, enfin il connaissait l'élévation des cœurs qui

voulaient parler à Dieu dans leur propre langue.

« Sois prudent, ménage ton sang, lui disait son frère Albert, on n'est guère économe, en ce moment. Il serait dommage de le verser pour la canaille ou la plèbe, pour des hérétiques ou des lépreux, pour des pêcheurs de querelles ou des destructeurs d'idoles, ménage ton sang.

« J'imagine qu'à ce moment-là, devant ces hommes, se trouvaient quelques jeunes filles apeurées mais curieuses de connaître le secret des choses qui les entouraient de ces choses qui, elles ne l'avaient pas, pouvaient dégénérer en bataille.

« Floris prenant une décision rapide se jeta sur Albert et lui lança son poing en pleine figure, avec une telle force que le sang jaillit de son nez et qu'après s'être répandu sur les vêtements blancs des jeunes filles, il inonda le sol.

« Pense à toi, toi-même, dit-il. Regarde comme la terre boit le peu que tu en as perdu » et montrant les jeunes filles : « Vois ce qu'il a fait pousser ! »

« Puis il partit, campagnard comme les autres campagnards, marinier comme les autres mariniers, un Geuze sur les flots des grands lacs et mourut sans enfant.

« Albert eût, pourquoi doit-on mourir au pays des lacs, alors qu'on pourrait vivre en Brabant, avec une loi nouvelle.

« Lors portraits figurent dans ma galerie et en cherchant celui de Floris, j'ai trouvé Charles, un livre à la main et avec des éclats dans le regard. J'ai senti tout à coup, que je venais de comprendre quelque chose que j'ignorais jusque-là. « Comme nous sommes devenus petits, n'est-ce pas, Charles ? dit-je, mais je vis en réalité combien il avait grandi, lui. Il semblait brisé. « C'est une toute autre histoire, répondit-il, et cependant, au fond, c'est la même. A qui la raconterais-je, mon oncle, sinon à toi ? », a un père ne la comprendrait certainement pas », affirma-t-il. « Bien sûr », reprit-il, d'ailleurs je

pourrais disparaître ». Et son histoire fut la suivante, mon cher baron.

« Lorsque je vis Tille pour la première fois, tu sais ? mon oncle, Tille de Frankenbof, il est vrai que ce sont nos fermiers, ceux de Frankenbof, car nos biens englobent les leurs. Donc, lorsque je vis Tille, pour la première fois, elle était debout sur un monticule et le vent agitait sa robe comme un chapeau ; elle regardait l'horizon où le ciel se confond avec la terre ; et j'avais dans la pose quelque chose d'épanouie et de royal. Je l'aime, mon oncle, parce que son corps est oxydant comme la terre, ses yeux remplis de notre ciel, son ven chaud comme un champ fumant et pour tant d'autres raisons, que tu saurais exprimer bien mieux que moi, avec les mots qui conviennent.

« Quand je lui ai donnée ma parole et demandé la sienne, elle avait un bras plongé dans un rosier, pour cueillir des fleurs ; elle les retira vivement, les fruits étaient dans sa main, mais plus haut, sur son bras, étincelait une bordure de sang magnifique. Je l'ai d'abord regardée avec ravissement et curieuse puis j'ai attiré le bras à moi, je l'ai porté à ma bouche et bémol l'écume, l'ai bu la source poivre.

« Plus tard, alors que nous étions séparés contre le mur chancelant d'une écurie détruite, elle me demanda : « N'est-ce pas que c'est bien, Karl, mon sang et ton sang ? — Oui, c'est bien, peut-être, répondis-je, on peut se demander où est la limite, la frontière des choses qu'aime le paysan ? Un peu plus tard elle ajouta : « Comme ce serait beau si nous pourrions enfin vivre à la maison ! » le lui demandai : « A la maison ? dans notre ferme ? nous ? entourés de nos propres terres et avec nos gens à nous ? Et surtout, autour de nous, des gens parlant la même langue et ayant des visages aux traits identiques ? »

« J'ai reculé sa parole, nous avons senti comment le sol vivait sous nos pas, nous avons vu grands les vallées, nous avons dormi dans le feu et nous nous sommes lavés à l'eau fraîche et

chanteuse du ruisseau. Sans doute comprendras-tu, mon oncle, que cela est irrévocable.

« Il n'est pas toujours possible de se débarrasser aux obligations sociales ; malheureusement elles ne sont en général que mondaines. Or, il advint qu'un jour j'assistais à un cocktail-partie, avec nombre de créatures des deux sexes, auxquelles s'étaient joints une troupe de dissimulés raffines et de jeunes exotiques, des artistes. Tous chantaient, dans des idiomes différents, les louanges de cette chose unique que fut être l'amour ; maintenant ce concert d'éclogues, par le charme des boissons artificielles, mélancoliques et colorées, se muait en un feu d'artifice de réminiscences sur les doubles sens.

« Ce n'était pas sans raison qu'une école était le centre de cette réunion. A un certain point de vue, elle en était digne, comme un animal à la fois joli et étrange. Elle avait choisi comme cavalier pour la soirée, mon frère Bertin (vous savez comme tout avait été bien organisé).

« Dans cette atmosphère de sottises fortes et obscures, j'étais assis à l'écart, à côté d'une charmante baronne, une véritable poupée et de temps à autre, se regardais avec une attention à peine dégradée et même avec satisfaction, du côté de Bertin et de son trophée blanc.

« Mes yeux s'arrêtèrent pas une fois rencontrés les siens et le cosmos qu'il n'avait pas remarqué mon regard ; je m'aperçus de contraire, lorsqu'il se leva pour lancer un postage, de façon à être entendu de tous : « Mon frère paraît intéressé davantage à ma cavalière qu'à sa femme. Sans doute a-t-il de la difficulté à s'habituer à notre milieu. Voilà ce qu'il en coûte d'aimer une fille de paysan, l'habit reste comme imprimé des reliefs de la ferme et un peu de boue reste toujours collée à l'échancrure. »

Le GUYON (L'ESPAGNE) : R. BREVARD, AGRICULTUREUR N. P. M. IMPRIMERIE SUISSE S. A. 2, rue de la Gare, 2. 1947.